

POUR UNE DEFINITION DES LITTERATURES

TSIGANES / ROMANI

{ Cécile Kovacsazy *



Responsable
du numéro.
Université
de Limoges

Ce volume rassemble des études que des chercheurs venus de différentes disciplines ont consacrées aux littératures tsiganes/romani. La question qui se pose et s'impose au préalable – et c'est bien à elle que répondent implicitement ou explicitement tous les articles rassemblés ici – est celle de l'existence même de « littératures romani ». Si la qualification le présuppose, peut-être n'est-elle pourtant qu'une vue de l'esprit, une construction a priori du chercheur. Quel(s) critère(s) permettrai(en)t d'en assurer la tangibilité ? Une zone géographique délimitée ? Mais les Tsiganes, Gitans, Gypsies, Sinte, Manouches ou Roms vivent dans toute l'Europe, l'Amérique et une partie du reste du monde. Une langue commune ? Ce serait oublier que les écrivains roms écrivent pour certains en romani, mais pour beaucoup d'autres dans leur langue nationale. Une similarité esthétique ? Rien n'est moins sûr, quand on réunit des œuvres littéraires aux genres aussi variés que le roman, le conte, la poésie, le poème en prose, le théâtre, des genres marqués par des univers culturels aussi distincts que ceux, par exemple, d'Espagne, de Russie, de Hongrie ou de Finlande. Ne resterait-il donc qu'un critère ethnique pour justifier une telle notion ? Ce serait alors faire preuve de discrimination, aussi positive fût-elle (cf. texte Eva Blénesi), et misérablement réduire l'œuvre à son auteur, alors même que la conception d'une Weltliteratur, réactualisée ces dernières décennies avec la notion de Tout-monde (Edouard Glissant), a déjà surmonté l'obstacle potentiel de cette pluralité des lieux, des langues et des cultures. La question qui se pose avec l'ensemble de ces interventions est donc bel et bien celle de la pertinence en ce début du XXI^e siècle de la notion de « littératures romani », au-delà de leur littéarité même, unifiante ou non, et en deçà de la langue et de l'espace. Les littératures donc, plutôt que la littérature. C'est aussi ce qui légitime l'approche pluridisciplinaire afin de circonscrire ce champ d'études.

En coordonnant un colloque puis un volume sur un tel sujet (sujet peut-être inexistant donc !), les objectifs étaient pluriels : tout d'abord, faire évoluer le regard posé par les non-Roms sur la plus grande minorité d'Europe, en adoptant une perspective tout à fait différente de celle que la majeure partie des médias, des politiques et même – le plus souvent bien malgré eux – des chercheurs, banalisent, à savoir qu'être Rom irait automatiquement de pair avec poser-problème : « Les Roms », ce serait synonyme de « problème rom ». Parler des écrivains roms – entendu comme ceux qui se revendiquent comme Roms et écrivent sur la vie de Roms – revient à développer un champ de la recherche qui va à l'encontre des stéréotypes effroyablement négatifs à l'endroit des Tsiganes. C'est effectivement ne pas en parler en termes de problèmes mais non plus, on l'espère, en termes de discriminations. Car il existe une discrimination anti-tsigane indéniable, qui représente probablement le plus violent de tous les racismes qui existent aujourd'hui,

du fait qu'il n'est même pas nommé ou reconnu comme tel (au moins le sexisme, le jeunisme, le racisme envers les Noirs, envers les Musulmans, envers les Juifs, sont-ils nommés et habituellement dénoncés), et qu'il est un racisme d'institution. Ensuite, il s'agit d'ouvrir une nouvelle perspective pour la recherche scientifique en romologie/tsiganologie : en réfléchissant à l'écriture littéraire, on bouscule bien entendu les discours savants sur, et les réalités du romipen. Si l'on avance que les Tsiganes se définissent avant tout par l'oralité de leur culture (cf. texte Jean-Luc Poueyto), alors l'émergence depuis quelques décennies d'écrivains roms et de littératures romani, aussi marginal ce phénomène soit-il (encore) à l'heure actuelle, constitue un bouleversement voire une rupture épistémologique. L'identité romani pourrait aussi ne se définir que par une histoire migratoire commune, et dans ce cas, l'oralité ne serait qu'une caractéristique passagère, empruntée ou subie par l'Histoire. La culture tsigane vivrait ainsi actuellement le passage à la scripturalité (cf. texte Alain Reyniers), comme le montrent les tentatives actuelles de standardisation de la romani chib, la langue romani, étape obligée dans l'institutionnalisation d'une langue.

Quelles que soient les réponses que les uns et les autres apportent à ces interrogations, ces dernières permettent d'engager des réflexions cruciales et passionnantes sur l'avènement et le développement d'une jeune littérature, paradoxalement fondée sur un héritage oral ancien endogène ou interne à la communauté romani et une pratique nouvelle de l'écrit exogène et public (cf. texte Helena Sadílková). De la sorte, les études tsiganes gagnent de nouveaux acteurs, les littéraires (à tous les sens : auteurs, lecteurs, critiques), et elles ne sont plus l'apanage des historiens et des anthropologues.

Ce hors-série de la revue *Etudes tsiganes* propose donc une définition de ce que seraient les littératures tsiganes/romani. Pour ce faire, les interventions procèdent parfois à rebours, en réfléchissant à ce que les littératures tsiganes/romani ne sont pas, aux marges positives, culturelles, artistiques d'une pratique considérée comme marginale socialement ou, autrement dit, à partir d'où, de quoi et de quand on peut parler de littératures tsiganes/romani. En effet, certains artistes croisent les arts (cf. texte Sophie Aude et texte Jesus Alonso Carballés), certaines œuvres sont issues de la tradition musicale (cf. texte Lucia Wood Presber), d'autres sont plus proches du témoignage que de la fiction (cf. texte Paola Trevisan). Dans ce dernier cas, les textes littéraires montrent comment le monde romani organise stylistiquement une double temporalité, celle de l'univers romani et celle du dehors, pour intégrer une réflexion sur la grande histoire (cf. texte Henriette Asséo et texte Emmanuel Filhol). Ce volume interroge donc les délimitations possibles du champ d'études : c'est ainsi qu'une des interventions est consacrée à l'écrivain yénische Mariella Mehr (cf. texte Astrid Starck-Adler) tandis qu'une autre présente les conditions de publication de textes d'auteurs roms (cf. texte Françoise Mingot-Tauran).

Ce hors-série est réparti sur deux volumes qui se complètent (hors-série n° 1, numéros de revue 36 et 37). Il sera suivi d'un autre volume hors-série (n° 2) venant compléter les recherches du premier, en se consacrant plus spécifiquement à des questions de poétique, aux caractéristiques stylistiques, thématiques, rhétoriques des textes écrits par des écrivains roms se revendiquant comme tels et écrivant sur la vie de Roms.

INTRODUCTION

Un troisième objectif de ce volume est celui du renouvellement et de l'élargissement du champ de la théorie littéraire, en réfléchissant sur des littératures qui vont à l'encontre de bien des modes de pensée et bien des outils d'analyse gadjikané habituels. Car l'étude des littératures romani permet de re-poser les questions essentielles de la littérature : les processus d'avènement d'une littérature, les distinguo oral/écrit et savant/populaire, la question du destinataire d'un texte, la classification par genre, etc. Ce faisant, surgissent au cœur de ce sujet injustement perçu comme mineur, les théories les plus actuelles concernant la globalisation de la culture (cf. texte Cécile Kovacsazy) et qui se trouvent illustrées, validées voire contredites par la romanité. De la sorte, les littératures romani, parce qu'elles ne correspondent pas aux codes esthétiques de la tradition écrite, contraignent-elles lecteurs et chercheurs à renouveler leurs outils de lecture, d'analyse et de réflexion ; elles devraient désormais retenir l'attention de quiconque s'intéresse à la littérature en général, sans se confiner dans une catégorisation ethnique. Car elles contraignent à modifier, donc à enrichir, l'horizon d'attente des lecteurs, des auteurs et des chercheurs (cf. texte Milena Hübschmannová et Beate Eder-Jordan) – ce dont on ne peut que se réjouir.

Cécile Kovacsazy

Enseignante-chercheuse en littérature comparée

Table analytique du second volume :

3. Une littérature saisie par l'Histoire

Dans cette troisième partie, c'est le rapport des historiens à la littérature et celui de la littérature et des écrivains à l'Histoire qui sont interrogés. Les textes littéraires romani revêtent en effet une dimension historique documentaire certaine. Ils permettent de combler ce qui est encore la plupart du temps un vide de l'historiographie, à savoir l'histoire des discriminations des Tsiganes, notamment pendant la Deuxième Guerre mondiale.

- **Henriette Asséo** (La vision de la 'Grande Histoire' dans la littérature romani européenne) montre, à partir d'exemples littéraires (Tzigari, Ilona Lacková, Théâtre Romén), comment l'Histoire s'inscrit dans le Romipen. Cette historicisation procède différemment pour les Sinti et pour les Roms.

- L'œuvre littéraire d'un écrivain rom peut permettre de faire connaître la grande histoire encore trop souvent absente des livres d'histoire. Ainsi l'œuvre du français Matéo Maximoff (1917-1999), restituant fidèlement des événements réels, se fait-elle mémoire des discriminations vécues par les Tsiganes. C'est ce que montre **Emmanuel Filhol** (La mémoire des discriminations et persécutions envers les Tsiganes à partir de *Dites-le avec des pleurs* (1990) de Matéo Maximoff) sur la base d'un roman de Maximoff qui lui permet de retracer l'histoire des discriminations endurées par les Tsiganes de 1912 à 1946 et avant.

- Les discriminations envers les nomades furent particulièrement criantes en Suisse avec l'association Pro Juventute. **Astrid Starck-Adler** (Qui a peur de Mariella

Mehr ?) le montre à partir d'une analyse de l'œuvre de la yénische Mariella Mehr (née en 1947). Cette intervention permet également de revenir sur la question récurrente, « qui est Tsigane, d'après quel critère est-on Tsigane ? ».

1. Diffusion des réceptions des littératures romani

Cette dernière partie parcourt les différentes questions qui se posent, à partir du moment où l'on publie des textes écrits par des Roms – de culture orale.

- **Paola Trevisan** (Ecrire pour qui ? Auteurs, public et registres linguistiques dans les autobiographies des Sinti italiens) souligne les difficultés rencontrées dans le passage à l'écriture chez les Sinti d'Italie. Les autobiographies, toujours éditées par l'entremise de gadjé, conduisent leur rédacteur au statut d'Auteur. Le texte est aussi l'occasion d'une réflexion sur le genre autobiographique et la représentation de soi.

- Certains Roms écrivent et l'écriture est présente dans le quotidien des Roms, mais la culture romani est-elle pour autant en train de passer tout entière à la scripturalité ? C'est la question que pose **Alain Reyniers** (Les enjeux anthropologiques d'une culture romani de l'écriture) en soulignant que les écrits ont pour destinataires des gadjé. L'évolution de la place de l'écriture dans la culture romani est encore inconnue.

- **Jean-Luc Poueyto** (Coucou Doerr, un écrivain naïf ?) présente l'ouvrage du Manouche français Coucou Doerr, accompagné de reproductions d'œuvres picturales de l'auteur, également peintre. L'évocation de l'idyllique « temps des chevaux » se fait selon des modes qui ne correspondent pas aux codes esthétiques écrits traditionnels.

- Depuis vingt-cinq ans, les éditions Wallâda de **Françoise Mingot-Tauran** (Editer la parole tsigane. L'expérience de Wallâda) consacrent une de leurs collections à la publication de textes écrits par des Tsiganes. Ce témoignage professionnel détaillé souligne les nombreux problèmes que peut rencontrer un éditeur : financiers, techniques, politiques, humains, etc. Un état des lieux de la situation française depuis une trentaine d'années est avancé, et une mise en réseau européenne des éditions est encouragée, dans le but de renforcer la diffusion et la création des littératures romani.

Les sections précédentes (« Une littérature saisie par l'Histoire » et « Diffusion des réceptions des littératures romani ») se trouvent dans le premier volume (n°36) du hors-série n°1.